



Love love love - Revue de presse

Du mer. 5 au
sam. 29 déc. 2018

**Service
de presse Zef**
01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
zef-bureau.fr

—
Relations presse Cie

Francesca Magni
06 12 57 18 64

francesca.magni@orange.fr

—
**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs
Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

les inROCKS

Les 7 spectacles à ne pas manquer cette semaine

Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 5 au 11 décembre.

Love Love Love, mise en scène Nora Granovsky

Au Théâtre de Belleville jusqu'au 29 décembre, *Love Love Love* de Mike Bartlett est une occasion saisie par Nora Granovsky pour questionner l'effritement des utopies des années 60 en regard de la dure réalité de notre présent. Que reste-t-il des aspirations de la génération Peace and Love ?

Comment réinventer ce monde qu'avaient imaginé ceux qui sont devenus des grands-parents aujourd'hui ? Un parcours qui remonte le temps et l'histoire, prend prétexte de tribulations d'une fratrie britannique pour faire le point avec optimisme sur ce fameux Flower Power qui a fait long feu.



Avec *Love, Love, Love*, Nora Granovsky met en scène une famille presque banale, dans une pièce acérée et désespérée.

Nora Granovsky pose la question: « Que reste-t-il de la génération peace and love ? », « pas grand-chose, et même rien du tout ». Au-delà de l'amertume voire de la désespérance. Artiste associée depuis 2012 à la Comédie de Picardie, elle met en scène *Love, Love, Love* de l'anglais Mike Bartlett (né en 1980). C'est l'histoire d'une petite famille qui traverse le temps, les rêves, les échecs. En trois séquences: 1967 et la jeunesse des protagonistes, 1990, la fin des années Thatcher, et 2011 et les incertitudes personnelles et politiques.

L'amour est un enfant de bohème

Dans *Love, Love, Love* l'amour est une vraie peau de chagrin. Qui rencontre un humour aussi vif qu'une passion. Les personnages évoluent, se glissent dans les fringues et les époques.

Bertrand Poncet, Juliette Savary, Emile Falk-Blin et Jeanne Lepers habitent tous les rôles.

Chacun fait résonner les grandes questions qui traversent les personnages et descendants de Mai 68, de Woodstock, des musiques qui ont accompagné, ces temps révolus. Mais lorsque aujourd'hui la fille plus que trentenaire, toujours sans mec, sans passion, convoque ses parents pour leur dire « achetez-moi une maison », que s'est-il passé ? C'est l'unique moyen qu'elle a trouvé pour tenter de continuer à vivre et tenter de trouver une place, même modeste, dans une société du rejet. Son frère, en perpétuel ado, s'est arrêté de grandir dans sa tête.

Chacun, veut dire Bartlett, est dépassé par son ombre. L'existence pourrait s'écouler comme un ruisseau tranquille, ou un fleuve tumultueux, mais les aspérités des cinquante dernières années sont trop déstabilisantes. L'amour est toujours un enfant de bohème. Mais la bohème s'éloigne toujours plus. Reste le chaos des vies malmenées. Et un peu d'amour, peut-être.

la terrasse

Nous l'avions quittée, il y a trois ans, dans l'univers de *Guillaume Tell*. C'est dans celui d'une famille anglaise de notre temps que nous retrouvons, aujourd'hui, la metteure en scène Nora Granovsky. L'artiste associée à la Comédie de Picardie crée *Love, love, love* de Mike Bartlett : une fresque familiale grinçante sur la désagrégation des utopies.

C'était à l'automne 2014, à Amiens, sur la scène de la Comédie de Picardie. Nous découvrons le travail de la jeune Nora Granovsky à l'occasion d'un spectacle adapté de Schiller : *Guillaume Tell – Le Soulèvement*. Une création traversée par de belles énergies, mais encore un peu verte. Trois ans plus tard, l'univers de la metteure en scène (et directrice artistique de la compagnie lilloise BVZK) s'est affiné. On le retrouve à l'occasion de *Love, love, love*, une comédie en trois actes de l'auteur britannique Mike Bartlett (publiée aux Editions Actes Sud – Papiers) qui, de la fin des années 1960 au début des années 2010, suit l'évolution d'une famille. Il y a Kenneth (Bertrand Poncet) et Sandra (Jeanne Lepers), qui se rencontrent et tombent amoureux l'un de l'autre en 1967. Puis il y a Rose (Juliette Savary) et Jamie (Emile Falk-Blin), leurs enfants, dont on fait la connaissance adolescents, en 1990, avant de les retrouver à l'âge adulte, en 2011.

Des parents aux enfants : quelle idée de la transmission ?

Dans une scénographie de Pierre Nouvel usant du juste nécessaire (il signe également les vidéos), la mise en scène de Nora Granovsky déploie sens du concret et entrain. Précise, centrée sur le jeu d'un quatuor d'acteurs talentueux, elle investit tous les espaces de drôlerie qu'offre le texte sans oublier d'éclairer ses parts de violence, de noirceur et de désespérance. Car *Love, love, love* est certes une comédie, mais une comédie acerbe. Les décennies qui passent mettent à mal les utopies dans lesquelles a baigné la jeunesse peace and love de Sandra et de Kenneth. Après onze années de thatchérisme, après la mondialisation aveugle née au tournant du XXIème siècle, l'avenir de Jamie et de Rose semble tout sauf serein. Contrairement à celui de leurs parents qui, installés dans le confort de leur retraite dorée, envisagent de vider leur compte en banque pour partir faire le tour du monde.

Quelle société et quelles valeurs ces survivants des Trente Glorieuses ont-ils transmis à leurs enfants ? L'heure des revendications vient à sonner.

Ce sera aussi l'heure des règlements de compte.



Love, Love, Love, chronique grinçante d'une génération désillusionnée.

Que reste-t-il cinquante ans après des rêves de la génération peace and love, de cette jeunesse dorée, droguée, qui rêvait d'un nouveau monde, plus juste, plus humain ? Pas grand chose, si on en croit la satire corrosive du lucide et brillant Mike Bartlett. S'emparant de ce texte acide, mordant, Nora Granovsky signe un spectacle piquant, ciselé, qui malgré quelques baisses de régime enchante.

En 1967, dans un salon d'une banlieue de Londres, qui prend vie grâce à quelques meubles, quelques objets dispersés çà et là, deux frères épiloguent sur leur avenir, confrontent leurs points de vue différents sur la vie. L'ainé, Henry (étonnant Emile Falk-Blin) a tout du petit cadre étriqué, respectueux des règles. Il travaille dur pour un salaire de misère. Le benjamin, Kenneth (excellent Bertrand Poncet) est étudiant à Oxford. Brillant, dilettante et exubérant, il rêve d'ailleurs, d'une société sans barrières, tout en vivant au crochet de la société, de ses parents. L'arrivée de la perchée fiancée du premier, la très jolie Sandra (décalée et lumineuse Jeanne Lepers) va finir de creuser le fossé existentiel entre les deux frangins. Quelques joints, quelques baisers échangés, vont faire fi des codes familiaux, le plus jeune emballa la damoiselle et fuit la banalité du quotidien pour un monde fantasmé. Vingt ans plus tard, on retrouve nos deux tourtereaux. Ils sont mariés, vivent dans un pavillon de banlieue triste et morne et sont flanqués de deux enfants. Loin de leur rêve de jeunes adultes libertaires, le thatchérisme a eu la peau de leurs belles idées d'idéalistes. Survivants à haute dose d'alcool, ils ont fini par entrer dans le triste moule de la normalité. Niant leurs anciennes idéologies, le couple, caricature de la petite bourgeoisie, brûle les derniers feux de leur passion passée dans la tromperie anéantissant à jamais l'espoir d'un avenir radieux pour leur progéniture. Il faudra encore 20 ans, et des années de crise économique, pour que leur fille (épatante Juliette Savary), la quarantaine approchant, leur demande un solde de tout compte pour avoir bousillé sa vie, celle de son frère, le jour où ils ont abandonné de donner un sens à leur vie.

Avec un cynisme drolatique, une espièglerie noire, Mike Bartlett ausculte les maux de cette société utopiste des années 1960 qui n'a pas su aller jusqu'au bout de leur paradigme, s'adapter à l'agressivité économique. Les années passant, le sexe, la drogue et le rock'n roll consommés à outrance, leurs chimères consumées par la triste et banale réalité, les hérauts de la génération baba-cool se sont perdus en chemin et ont fini par s'enfermer dans tous les clichés qu'ils raillaient, combattaient. Plume acérée, le dramaturge anglais esquisse un portrait au vitriol de ces adultes sacrifiés sur l'autel de la mondialisation et signe une pièce douce-amère terriblement drôle, sensiblement mélancolique, que la mise en scène fine, enjouée, de Nora Granovsky souligne avec ingéniosité. Si parfois le propos de ce règlement de compte familial retombe faute d'un rythme soutenu sur la totalité du spectacle et se perd dans quelques digressions inutiles, l'ensemble séduit et nous attrape en plein vol nous obligeant à réfléchir aux idéaux, aux valeurs que nos parents nous ont transmises et à ceux, celles que l'on léguera à nos enfants.

Errants dans un monde de désillusions et de désespérances, nos quatre âmes égarées se débattent comme elles peuvent. La mère, admirablement campée par Jeanne Lepers, comédienne virtuose et déphasée, aux faux airs de Mélanie Laurent, se noie dans l'alcool et le sarcasme. Le père, un épicurien, qu'interprète avec ingéniosité et malice Bertrand Poncet, tente tant bien que mal de garder les pieds sur terre alors que son esprit est embrumé par trop d'herbes et de vin blanc. La fille, dans la peau de qui s'est glissée la surprenante Juliette Savary, essaie de survivre face à ses deux parents qui ne la comprennent pas et plonge dans les abysses de la dépression. Enfin, le fils, habité par le solaire Emile Falk-Blin, s'enfonce dans ses névroses et la neurasthénie.

Conquis par cet état des lieux grinçant et drolatique sur un monde qui s'est perdu dans les vapeurs de substances illicites et qui a engendré un monstre velléitaire, le public savoure avec un malin plaisir cette gourmandise acidulée, pétillante, un brin amer, cette critique hilarante d'une société en déshérence que quelques notes des Beatles viennent enchante.



M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34

EN DÉCEMBRE AU TDB

DÉSOBÉIR
LE MONDE ÉTAIT DÉJÀ
DANS CET ORDRE-LÀ QUAND
NOUS L'AVONS TROUVÉ

De Mathieu Riboulet
Conception et mise en scène
Anne Monfort

BÉRÉNICE
PAYSAGES

D'après Jean Racine
Mise en scène Frédéric Fisbach

PROCHAINEMENT

BIENVENUE EN CORÉE DU NORD

Création collective - Mise en scène Olivier Lopez

Jan.

QUI VA GARDER LES ENFANTS ?

Création | De et par Nicolas Bonneau - Mise en scène Gaëlle Héraut

Jan.>Mar.

KING LEAR REMIX

Création | D'Antoine Lemaire - Mise en scène Gilles Ostrowsky et Sophie Cusset

Jan.

UNE VIE POLITIQUE,
CONVERSATION ENTRE NOËL MAMÈRE
ET NICOLAS BONNEAU

Création | Conception Nicolas Bonneau - Avec Noël Mamère et Nicolas Bonneau

Fév.

MARADONA C'EST MOI

De Julie Roux - Mise en scène Étienne Durot

Fév.

LE BOIS DONT JE SUIS FAIT

Création | De Julien Cigana et Nicolas Devort - Mise en scène Clotilde Daniault

Fév.>Mar.

ONCLE VANIA FAIT LES TROIS HUIT

De Jacques Hadjaje - Mise en scène Anne Didon et Jacques Hadjaje

Mar.

MOULE ROBERT

De Martin Bellemare - Mise en scène Benoit Di Marco

Mar.>Avr.

Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)